

CHRISTOS KONTODIMAS

Entre deux intolérances

La torture intellectuelle infligée par la pensée unique a suscité chez nous tous – Russes, Bulgares, Roumains, anciens exilés politiques, travailleurs immigrés et intellectuels Slaves, Grecs..., vagabonds éternels errant dans une zone tampon entre notre adhésion à la culture « occidentale » et nos origines « byzantines », un mécanisme de répulsion. À la « coexistence (relativement) pacifique » qui régnait entre les deux intégrants a succédé le rejet de l'une des parties. Notre sentiment d'appartenance culturelle multiforme-subtile-complexe se réduisait subitement à une volonté d'adhésion forcée à l'un des « modules ». Le monisme culturel pour seule alternative identitaire ? Allait-on laisser le Kosovo s'emparer de nos esprits ?

Giulio Paolini,
Caryatide,
1980,
Centre Georges
Pompidou
© MNAM/CCL

En tout cas, l'auteur de ces lignes, Grec de la seconde génération d'immigrés de Belgique, a vécu la guerre de l'OTAN contre la Yougoslavie, et plus particulièrement son pendant idéologique, comme une bastonnade. Infligée au quotidien, par petit écran interposé, la dérouillée fait mal. D'autant que le discours et argumentaire correspondants, emprunts de violence et raccourcis en tous sens, semblaient pour le moins... indéfendables.

Comment en effet qualifier l'anathème perpétuel, autrement qu'en termes de méthode propagandiste, dès lors que le sujet du débat porte sur le choix entre la guerre ou la paix ? Comment peut-on douter, se remettre en question, tenter de se rapprocher de l'autre, quand votre interlocuteur, fut-il direct ou médiatisé, vous assène, sur le mode courtois ou d'autorité – fonction de votre réaction docile ou révoltée –, des vérités apparemment resurgies... d'une autre époque (?).

Vous êtes contre la guerre au nom des principes ? « Il s'agit d'une guerre d'un nouveau genre, qui porte sur des valeurs plus que sur un territoire », vous assure-t-on. Et au cas où le message ne serait pas passé, l'on insiste : « C'est une guerre juste pour une juste cause »...

Ainsi donc la dualité guerre-paix serait-elle une impasse ? Qu'en est-il alors de la confrontation gauche-droite ? Seuls les « Munichois d'hier peuvent refuser la guerre aujourd'hui », affirmait la bonne pensée ambiante, qui sommat le chaland de choisir entre « la gauche Kosovo » et « la gauche national-égoïste ». Là aussi, la démonstration semblait s'appuyer sur un inconscient collectif, apparemment dépourvu de mémoire, de générations en voie de disparition : un « Nouvel Internationalisme », osa-t-on proclamer.

Évidemment, à tout cela vous n'aviez pas pensé, « petit homme, Grec de la deuxième génération d'immigrés de Belgique » de surcroît ! Oui, mais tout de même ! Humblement, vous permettez-vous enfin de douter de l'efficacité des bombardements de l'OTAN, afin de rétablir le dialogue culturel et ethnique au Kosovo ? « Vous faites le jeu de Milosevic ! », vous rétorque l'un. Un autre vous autorise toutefois le doute sur ce point, à condition que vous acceptiez la défaite totale, physique, au terme d'un combat acharné, sur le terrain, d'homme à homme, mené contre l'« ogre des Balkans »... Et le zapping, par ailleurs célébré comme salvateur, ne contribue en revanche qu'à accentuer votre désarroi.

D'où vient-il ce discours guerrier ? Pourquoi tant de haine ? Où suis-je ? Me serais-je trompé d'époque ? Vous cherchez une issue de secours. Mais c'est bien sûr ! Elle est là. À un... saut d'index. La chaîne publique grecque, diffusée par satellite et distribuée par câble dans certaines communes bruxel-

loises. Vous tapotez, et vous y voilà ! Le havre, non de paix – n’allez pas chercher la lune, même si elle se trouve à portée... d’un doigt ! – mais apparemment... d’objectivité. Où vous apprenez que, *indistinctement des appartenances ethniques*, le peuple yougoslave, ou plutôt ce qu’il en reste, souffre, agonise. Sa composante albanaise. Déportée ? Déplacée ? Fuyant les bombes de l’OTAN ? De quelque manière que ce soit, elle est jetée sur les routes du désespoir. Mais aussi serbe. La voilà subitement bombardée-culpabilisée, après tous ces désastres ethniques, après ces déchirements, survenus dans un pays fédéré où prédominait – malgré d’énormes problèmes – la coexistence.

Et la personnification, cette démonisation, ne font pas illusion en ces contrées méridionales du Vieux Continent. C’est ainsi que Jamie Shea a droit au même traitement que le porte-parole du gouvernement serbe. Cités tous deux, sans jugement de valeur, par un commentateur froid. Les caméras « se baladent » dans les camps de réfugiés de Kukes, ou le long de ces kilomètres de files qui se dirigent vers tel poste-frontière macédonien ; mais aussi dans la poussière des décombres de ce quartier de Nis, ou encore aux côtés de ces paysans albanais, dont le convoi s’est malencontreusement trouvé sur la trajectoire d’un missile Cruise... Toutefois, sur le « terrain » de la souffrance humaine, les commentaires reflètent l’indignation. On serait indigné à moins, pensez-vous.

La paix intérieure tarde à venir. Plus précisément, elle apparaît définitivement envolée. D’autant que des Cassandre, depuis votre propre pays, tentent de vous persuader vous – qui subissez chaque soir, en les comparant, les infos des chaînes « occidentales », et celles de « Net », la chaîne d’information hellénique – que les journalistes grecs sont impartiaux.

Mais peuvent-ils vous entendre, ces « tendancieux », lorsque, depuis ce quartier bruxellois, vous lancez votre cri de douleur ? L’intolérance c’est ici qu’elle se trouve ! Enterrées, les « Valeurs » héritées du Siècle des Lumières !

Le soussigné, ex-journaliste de Belgique, qui avait décroché il y a quelques années, rempile. Il reprend la plume. C’en est trop ! Un premier article est envoyé à un grand journal athénien. Trop long, incontestablement. « Trop théorique ton papier, confrère... Désolé... N’hésite pas si tu as autre chose... »

Le même article sera faxé à un autre quotidien de la capitale. Une collaboration se met en place.

Comment la France, puissance régionale, traditionnellement soucieuse de son autonomie militaire, qui avait, quelques mois auparavant, su dire « Non ! » à l’« Éternel... bombardement » de l’Irak, se laisse-t-elle embar-

quer dans cette aventure ? Quel est son intérêt ?

Et l'OTAN, cette « alliance » qui, tantôt sous le fracas, tantôt en fanfare, de défensive qu'elle se proclamait, devenait brusquement offensive... Cette organisation militaire, qui n'a pas empêché l'occupation de Chypre, se mettrait soudain en branle pour « secourir un peuple » de la région, alors qu'elle couvre les exactions contre tel autre peuple, tout proche ?

Une fois que le bouillonnement intérieur s'est quelque peu assagi, on se retrouve confronté à l'incompréhension exprimée par ses compatriotes. Tous les soirs, elle vous explose en pleine figure. Vous la comprenez puisqu'elle vous a animé vous aussi. Mais vous venez de vous en débarrasser.

On se devait d'expliquer. On ne pouvait pas accepter l'incommunication qui se profilait à l'horizon. En fin de compte, n'étaient-ils pas aussi des... « victimes » en quelque sorte, ces Européens qui apparemment soutenaient les bombardements de l'OTAN ?

Même si l'amalgame militaro-humanitaire, présent noir sur blanc, dans les textes du Sommet de Washington sert de substrat idéologique, l'intérêt n'était-il pas de savoir précisément pourquoi les opinions publiques « occidentales » se laissent « abuser » ? En outre, comment le « discours national » en arrive-t-il à être criminalisé, au pays du général de Gaulle ? Ne serait-on pas trop « théorique » ?

Soit. L'on n'allait pas s'arrêter là.

Un jour, du côté du journal, on vous suggère (hasard ?) des interviews de personnalités. Vous acquiescez. N'est-ce pas une manière comme une autre de traiter du choc des cultures ? Mais cela fonctionnera-t-il ? L'intolérance, la passion ambiante... et tout cela ? Trêve de soliloques... Il faut plonger. Une interview de Daniel Cohn-Bendit. Vous dépensez une fortune, en appels téléphoniques, de Bruxelles à Paris ou Strasbourg, pour vous voir finalement « débouter » – très poliment – par une secrétaire des Verts, qui vous oppose l'agenda hyper-chargé du député européen.

Même résultat (pire) auprès du secrétaire d'État à la Santé, M. Bernard Kouchner. Là, impossible de parler à... l'attachée de presse.

Il est vrai que, nous Grecs, durant l'agression de l'OTAN contre la Yougoslavie, n'étions pas en odeur de sainteté auprès de certains milieux européens. Un exemple parmi de nombreux autres : les détracteurs de Régis Debray, en réponse à sa « Lettre d'un voyageur... »¹, ont dénigré les sources, qualifiées par le directeur de ces *Cahiers* de « témoins à la tête froide ». Il se référait notamment à l'antenne grecque de Médecins sans Frontières. Un

1. R. Debray,
« Lettre d'un
voyageur au
président de la
République »,
Le Monde, 13
mai 1999
(article repro-
duit en annexe
de ce numéro).

homologue « humanitaire » français les disqualifie parce qu'ils seraient, selon lui, « pro-Serbes, comme la majorité des Grecs »... Tel journaliste nous apprendra que les médecins grecs « n'ont jamais caché leurs sympathies pour Belgrade »... Et le droit de réponse n'aura manifestement ému personne, puisqu'il n'a... pas été publié.

Les « supporters » de la « guerre humanitaire » n'accepteraient-ils d'exposer leur point de vue que dans des médias supposés appartenir « à l'autre camp » ? Dans votre quête d'explications, vous vous sentez par conséquent rejeté. Vers d'autres réseaux ? En tout cas, le sort réservé à une « carte blanche » de désespoir ou à un « point de vue » d'indignation, respectivement adressés au journal *Le Soir* de Bruxelles, et au *Monde*, vous confirment votre première impression de « marginalisation »...

Aubaine. Un ami français vous apprend la tenue d'une réunion, contre la guerre au Kosovo, d'intellectuels européens à Paris, le 15 mai. Après accord avec le journal, vous préparez un questionnaire que vous voudriez distribuer à quelques personnalités. Comment perçoit-on, en « Occident », la fronde – « parrainée » par le compositeur Mikis Theodorakis – d'artistes et intellectuels grecs ? Est-ce la manifestation d'un nationalisme rentré ? Se dirige-t-on vers un nouveau schisme d'Orient ?...

Mais à l'issue de cette réunion... nouvelle déception. Les intellectuels (surtout) français semblent terrorisés. Oseront-ils s'exprimer sur ces questions « civilisationnelles » ? Ou plutôt ont-ils le recul suffisant ? Ne subissent-ils pas, eux aussi, une « agression » ? En tout cas, entre des représentants grecs et le reste de l'assemblée, c'est l'« incommunication » totale. Les compatriotes ne signent d'ailleurs pas le communiqué final.

À nouveau le découragement. Arriverons-nous un jour à expliquer au lectorat de notre pays ce qui se passe réellement dans cette partie du Vieux Continent ? Cela devient urgent. L'enjeu est trop important pour se décourager. Nouvelle idée, nouveau rebondissement. Il serait intéressant d'interviewer une personnalité qui s'est attaquée de front à l'intolérance : Régis Debray. Le confrère athénien jubile. On se calme. L'intéressé n'a ni été contacté ni accepté de nous rencontrer. Contacts. Coordonnées. Téléphone. Fax. E-mail. Finalement cela « se goupille ». Nouveau voyage à Paris, trois jours plus tard. L'entretien est publié le samedi suivant.

Le nouvel intérêt manifesté par le journal redonne vigueur à la proposition d'interviewer des intellectuels européens. À partir de l'« affaire Debray », cette fois, et du phénomène hexagonal d'intolérance qui s'est manifesté à cette occasion. L'enthousiasme à nouveau. Mais aussi les déconvenues...

Un obstacle majeur : celui lié aux comportements techniques de deux corporations. En effet, l'intellectuel ne travaille ni dans le contexte d'urgence (temps), ni dans celui de « calibrage » (espace), qui sont pourtant monnaie courante pour le journaliste. D'autant que ceux qui s'y sont frottés, s'en sont mordus les doigts... L'accueil est cordial. Mais cela ne suffit pas à remplir les colonnes d'un quotidien. Les uns nous répondent qu'ils sont débordés. Les autres ne répondent pas. Autre « incompatibilité » : un intellectuel « renommé » en France ou en Belgique ou aux États-Unis, l'est-il en Grèce ?...

(Voix off) Mais, holà, « petit homme... Grec de la seconde génération d'immigrés de Belgique », tout bon journaliste que tu penses être – au pays d'Homère, tout ne réside-t-il pas dans l'idée que l'on se fait et surtout que l'on donne de soi-même ? –, ne crois-tu pas que le moment est venu de faire le point ? N'aurais-tu pas, par hasard, agi avec passion ?

Et bien soit. Indiscutablement, la passion s'est ravivée, dès les premiers missiles Cruise lancés sur ce qu'il reste du territoire yougoslave. C'est que la région d'origine du soussigné n'est éloignée que de quelque 300 km du terrain des opérations. La flamme (?) s'est également déplacée au fil des... « dégâts collatéraux ». A l'« ennemi OTAN » du début, a fait place l'obsession (?) devant l'incommunication, désormais bien installée entre l'« Occident » et le pays d'origine. Et l'affaire des dioxines, et autres vins au fiel de bœuf, n'a pas arrangé les choses...

Dans cette perspective, un « petit homme... », conviendrait-il lorsqu'il s'épanche sur l'évolution de l'OTAN, ces dix dernières années, mais... deviendrait brusquement « théoricien », lorsqu'il tente d'apporter un – tout modeste – éclairage sur la fluctuation des opinions publiques « occidentales ». Lorsqu'il tente d'expliquer à ses compatriotes que le message-raccourci de la « guerre humanitaire » n'est percevable que lorsqu'il s'adresse à la... méconnaissance, au déracinement... de ses destinataires...

Quel phénomène induit l'autre ? La « perception grecque » provoque-t-elle le comportement de tel acteur, agissant pour le compte de tel support, ou l'inverse ? À moins que les deux ne s'enchevêtrent dans une combinaison dialectique telle, qu'il devient impossible de distinguer les parties qui la composent ? En outre, cette fermeture sur soi ² est-elle déterminée par le lectorat lui-même ou par l'opinion que l'on en a ?

Ces questions paraissent bien compliquées pour un « petit homme... ». En attendant, en marge de ces décisions, parfois difficiles à prendre pour un « officiant en information », l'incompréhension de l'opinion publique grecque s'accroît... Tout comme, à l'opposé, celle des opinions publiques française, allemande...

2. Elle est multiforme : du nationalisme ultra, empreint d'« orthodoxisme », au rejet réactif...

3. La redéfinition, plus précisément. L'« ouverture sur l'autre » est partie intégrante de l'« âme grecque », ce « peuple de marchands ». Les phénomènes de « repli sur soi » et autres « antithèses », ces « vénéra-tions immodérées » d'un « Occident porteur de développement », souvent imposés violemment, ne sont, selon l'humble avis d'un « petit homme... », que « déviations »...

4. Désir, envie, peine, vive douleur, mélancolie, bon goût, nous apprend M. Alexandros Tsoukanas, dans son *Dictionnaire Grec-Français* (considéré comme l'un des meilleurs), aux Editions Kakoulidis, Athènes, 1996. En ce qui nous concerne, nous nous risquerons à suggérer les pistes suivantes. « Méraki » : toute entreprise humaine, de la plus

Conclusion : Entre deux « intolérances », nous choisissons... l'ouverture d'esprit. Mais, en Grèce, ce pays aux portes de l'« Anatolie », l'intolérance ne réside pas toujours là où on l'attend. Entre la contemplation béate d'un Occident « technocratisé-technicisé » et la conviction que l'orthodoxie constitue désormais le vecteur unique des « Valeurs de l'Humanité », nous choisissons la définition ³ d'une nouvelle dialectique – dont l'espace reste à circonscrire –, entre deux cultures qui ont surtout appris... à se haïr. La guerre de l'OTAN contre la Yougoslavie, nous renvoie-t-elle à la prise de Constantinople par les Croisés, en 1204 ?

Après avoir un moment mangé de ce pain-là, on se retrouve devant une impasse. La synthèse, encore et toujours, comme seule alternative. Certainement cette dialectique présuppose une « connaissance de soi », de ses propres valeurs, un retour à ses propres racines. En ce qui nous concerne, nous retournons vers notre « quête d'avant-guerre ». Elle passait par la proximité et la marginalité.

Il faut l'admettre. Au pays d'Aristote, c'est également en termes « de métier » que cette dialectique paraît impraticable. Entre la traduction pure et simple d'articles conjointement publiés dans la presse « occidentale », et une conception héliado-centriste des « nouvelles en provenance de l'étranger », le soussigné, lorsque journalistiquement il traite l'« International », se range définitivement dans le camp de l'information signifiante. Mais le reportage situé dans son contexte, est-il encore possible ?

Afin de parer, dans l'immédiat, à l'incommunication que l'auteur de ces lignes a vécu en marge de la « collaboration grecque », il renoua très tôt avec un mensuel bruxellois. (Démarche marginale ?) Il convenait également, pensait-il, d'expliquer aux lecteurs belges les formes et le contenu de la mobilisation contre la guerre qui s'est développée en Grèce. Si cette dernière a effectivement été animée par un esprit nationaliste, il faut plutôt percevoir ce dernier en termes de « mouvement de libération nationale » – ce qui n'empêche pas la coexistence de diverses tendances – que comme un supposé courant « rouge-brun »... Avec les amis belges, en revanche, pas de problème d'incommunication. Ah, ce « plat pays qui est (aussi ?) le mien »...

Ainsi donc, nous retournons à nos débats – passionnés, et oui, ici aussi ! – dans les cafés de ce village perdu dans les montagnes de l'Épire où, depuis quelques années, l'auteur de ces lignes s'escrime à remettre au goût du jour la propension naturelle du Grec – ses véritables racines – pour le « Beau », le « Désintéressement », le « Méraki » ⁴, valeurs aujourd'hui données en offrande à l'autel de... la Bourse, par ce million de petits porteurs helléniques...

grande à la plus banale, réalisée dans l'abnégation la plus totale. Parce que l'on en a envie, parce que c'est comme cela, parce que c'est juste... Le « Méraklis » est celui qui entreprend telle activité sans compter, ni les heures, ni l'énergie nécessaires. Quel « Méraklis », ce « pâtre grec » qui, durant l'occupation turque, à l'aide de son canif, taillait un morceau de bois, parfois durant des mois, afin de réaliser un objet usuel reproduisant les éléments d'une culture millénaire ! (Œuvres d'art méconnues, elles ornent aujourd'hui les murs de ces intérieurs, quand, dans le meilleur des cas, l'on a compris leur symbolique.

Renouer avec ses racines, ses « traditions byzantines ». Pour un Grec élevé à l'École de la Laïcité, elles ne peuvent se réduire à l'orthodoxie.

À se chercher des modèles, on s'identifierait davantage à un Pierre Bourdieu, un Noam Chomsky, ou leurs homologues helléniques... qu'au primat de l'Église de Grèce, Mgr Christodoulos, ou ses homologues « occidentaux »...

Quoi qu'il en soit, force est de constater que les cultures dominantes sont désormais répulsives. Les schémas informationnels et technicistes dont elles se sont dotées les pousserai-elles au repli ?

Quant à moi, je tiens à remercier les *Cahiers de Médiologie*. En publiant ce texte, ils offrent un moyen d'expression prestigieux, non pas à un individu – « petit homme... » –, mais à ce qu'il symbolise : ces couches sociales à cheval entre deux cultures, implantées dans tous les pays du Vieux Continent. D'habitude, on est à notre écoute, ou plutôt à notre chevet, lorsque telle banlieue parisienne, ou tel autre quartier bruxellois, s'enflamment... Concernant des questions de civilisation aussi importantes, en général, on ne tend pas le micro à un « petit homme... »

Mais au fait, de quel genre de petit homme s'agit-il encore ? Grec ? Belge ? Bruxellois ? Épirote ⁵ ? Un mélange de tout cela ? À moins qu'il ne s'agisse d'une nouvelle race hybride, méta-moderne ? D'une espèce qui n'existerait pas ou plus (hormis dans la marginalité ?) et qu'il faudrait (ré) inventer ? Du genre de celles qui seraient le produit d'une dialectique passé-présent, ou encore le résultat d'une synthèse culturelle... ? À moins que ce ne soit ni plus ni moins qu'un « petit homme » – sans grande importance – venu de nulle part, et qui continuera, toute sa vie avec passion, à s'interroger sur sa véritable identité ?...

Post Scriptum : En ce mois de juillet 1999, un orage xénophobe s'est subitement abattu sur la Grèce. Les immigrés albanais – on entend citer le chiffre de 500 000, arrivés depuis le début de la décennie – seraient-ils vraiment tous des délinquants ou des « mafiosi » ? Les deux récentes prises d'otages grecs, par des acteurs albanais, justifieraient-elles cette perception ? L'auteur de ces lignes, qui a... connu cela, s'interroge : Nous Grecs, durant la guerre de l'OTAN contre la Yougoslavie, n'étions-nous pas censés être les « seuls êtres tolérants sur ce Vieux Continent » ?...

5. Habitant – dans ce cas originaire – de la région de l'Épire, située dans le nord-ouest de la Grèce.

PHILIPPE GRASSET

Amertume

Les sentiments extrêmes sont retombés. La guerre du Kosovo est finie, retombée elle aussi dans une issue désormais sans surprise, et qui mélangera les injustices et les coups fourrés. C'est le temps de la complexité, des lendemains incertains, des situations mélangées.

Nous avons vécu une période exaltée. Pendant quelques semaines, nous nous sommes crus revenus, qui à l'heure des Saintes Croisades, qui à celle de l'Inquisition. L'Histoire, si elle s'intéresse encore à nous, dira que ce fut l'un des aspects les plus déroutants de ce conflit. Nous avons vécu la guerre du Kosovo un peu comme si c'était la « lutte finale ». Il y a fort à craindre que cela soit une crise régionale de plus, et que sa résolution n'apporte pas la Lumière que tant de discours emportés nous promettaient, et qui nous paraîtront désormais un peu trop intéressés pour être honnêtes.

Les après-guerre sont de deux sortes. Il y a ceux qui nourrissent l'exaltation, qui sont en général trompeurs, qui nous font croire que c'est la « der des ders ». La guerre du Golfe était un peu de cette sorte, dans le style hollywoodien, et qui n'a duré que le temps de la mise en scène. Et puis il y a les après-guerres pleines de lassitude et d'inquiétude, où l'on goûte l'amertume plus que l'enthousiasme, et qui ressemblent à un retour au réel. C'est bien le cas aujourd'hui. Nous revenons au réel après une étrange incursion dans l'exaltation des grandes causes, dans le montage gigantesque de la virtualisation du monde. Mais nous avons quelque chose en plus.

La guerre du Kosovo a éclairé d'une lumière crue nos propres problèmes, nos ambiguïtés, nos contradictions, notre goût pour la pompe et pour la dissimulation, à nous Occidentaux. Elle a montré combien cette civilisation qu'est la nôtre, si triomphante, si sûre d'elle-même, au fond est d'une fragilité extrême, pressée par des interrogations graves et par des situations préoccupantes.

Cet après-guerre est celui de notre malaise général. En ce sens, oui, l'événement est finalement d'importance, et alors, peut-être cela explique-t-il les sentiments extrêmes que nous avons connus, à défaut de les justifier. Bon gré mal gré, la guerre du Kosovo nous a obligés à lever un coin du voile et à nous regarder bien en face, furtivement pour les uns, plus au fond de nous-mêmes pour les autres. Même pour le plus furtif, ce regard laissera une trace indélébile. Après la guerre du Kosovo, nous ne serons plus jamais complètement les mêmes. L'amertume d'aujourd'hui est celle de la réalité du monde.

Paru dans *De Défensa*, Bruxelles, vol. 14, n° 19, 25 juin 1999